

Bruno PACCHIELE

LA SORGUES ROUGE

ISBN : 979-10-424-1887-8

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Avec son traditionnel lot d'absents, la réunion d'aujourd'hui ne dérogeait pas à la tradition. Une autre habitude, plus récente celle-ci, veut que l'on désigne les absents par le terme "*excusés*". Excusés par qui ? Certainement pas par monsieur le maire qui veut bien admettre qu'un jour on peut avoir un empêchement, mais trop souvent, ça, non ! Ou alors, on ne se présente pas sur la liste. Et pourtant, il faut les voir magouiller quand il faut établir la fameuse liste... Les racontars sous cape ou glandes à venin, s'envolent dans la ville comme une nuée d'insectes au premier rayon de soleil.

D'accord, hormis le maire et les principaux adjoints, les conseillers municipaux dans les petites villes, ne sont pas payés pour le travail qu'ils font. C'est vrai, mais personne ne les oblige à se présenter, si ce n'est ce besoin morbide de participer aux décisions et surtout, de les contrôler. Certains parlent de dévouement, mais ce point demande à être vérifié, car il y a toujours une raison occulte qui pousse ceux dont la rétribution directe, passe après la possession du pouvoir. Tout au moins, au début, car à la longue, posséder le pouvoir sans en tirer les bénéfices devient vite frustrant.

Si les emmerdeurs, eux sont toujours là, en revanche, ceux de votre bord, dont on a besoin du soutien pour prendre des décisions, eux se font souvent excuser.

"Je termine mon mandat et après, au diable !", pensait Jean Serval, le maire de cette petite ville de 11 000 âmes que l'on disaient chrétiennes autrefois, mais aujourd'hui perdues dans le tourbillon déroutant de ce siècle, emporté par la modernité et surtout ouvert sur tout, sauf sur la qualité et l'honnêteté.

Heureusement Blanche Mondon, l'éternelle secrétaire de mairie, faisait bien son boulot. Déjà, elle avait installé son monde autour de la table et lisait l'ordre du jour. En premier lieu, quelques petits problèmes d'urbanisme à résoudre. Le conflit permanent qu'engendrait l'urbanisme, ne faisait qu'empirer et s'envenimer au fil des années.

Une petite ville à l'origine constitué de paysans, qui a grossi démesurément sous l'afflux démographique dû à la proximité de Millau, incapable d'abriter son monde, et qui transforme les localités avoisinantes en cités dortoirs, sans âme. Le cœur, n'en parlons pas... Avant la guerre, le bourg était géré par les paysans, épaulés par la grande bourgeoisie et quelques commerçants, les étrangers restants soigneusement tenus à l'écart des rênes. Mais ensuite, avec l'invasion des étrangers travaillant à Millau, ou venus des autres villes avoisinantes et même d'autres départements, la paysannerie traditionnelle s'est vite retrouvée en minorité. Leurs biens, leurs terres, devenaient la propriété de ces bons-à-rien des villes, incapables à gérer quoi que ce soit, gaspillant l'argent des contribuables pour des conneries, telles que la Maison du Peuple ou de la soi-disant culture, le théâtre, la multitude d'associations et de

comités culturels en tout genre. Tous, des lieux qui ne sont rien d'autres que des centres de rassemblements pour les délinquants et les vendeurs de drogue.

Serval, n'ignorait pas ce que pensaient certains anciens, systématiquement opposés à toutes ces initiatives d'ordre social, et tant pis pour les pauvres types qui se saignent à se dévouer pour améliorer la vie dans les différents quartiers. Eh oui ! Car à Saint-Affrique, comme dans toutes les autres villes plus petites ou plus grandes, ces types-là existent, ne comptant jamais leurs heures et leurs efforts, et sont toujours récompensés par la légendaire ingratitude des cités modernes.

Dès que Blanche Mondon eut terminé la lecture de l'ordre du jour, sans préambule, le père Leroy prit la parole.

"Ça y est, c'est parti", pensa Serval dans son for intérieur, "on n'est pas sorti de l'auberge !"

- Encore une fois, je vais vous parler du cas de madame Dulac. Voilà une pauvre veuve, sans ressource, car comme vous le savez, la retraite des paysans est des plus misérables, confrontée à de graves problèmes de sécurité dans sa maison qui menace de s'écrouler. Oui mais, me direz-vous, elle possède des terres, et il lui suffirait d'en vendre quelques parcelles pour faire face aux dépenses de rénovation de sa maison. En effet, oui, c'est bien ce qu'elle essaie de faire depuis des années,

malheureusement, toutes ses terres vous les avez classées en zone verte avec droit de préemption de la mairie, ce qui l'empêche de vendre. Ne pourraient-on pas libérer une petite partie, la portion la plus près de la ville, par exemple ?

Quelques petits sourires accompagnèrent les propos du père Leroy, qui ne manquait jamais une occasion de ramener cette affaire sur le tapis.

Campé dans le sérieux que lui donne le bon droit, Suarez, responsable de l'urbanisme réglementaire, se redressa et dans un pincement de lèvres, répondit à l'incurable perturbateur.

- Vous ne pouvez ignorer, puisque je vous l'ai expliqué maintes fois, qu'il existe chez nous comme dans toutes les communes, un plan d'occupation des sols qui a fait l'objet de longues et onéreuses études pour son élaboration. Nous avons défini, une zone constructible qui bénéficie de tous les équipements nécessaires en voirie, distribution d'eau, de gaz, d'électricité et d'équipements sanitaires. Nous avons défini une zone industrielle, une zone pour les PME et PMI, et une zone verte, ainsi que nous y oblige la loi. Il n'est pas question et de plus tout à fait impossible, de modifier ces plans, agréés, déposés, pour faire plaisir à Paul ou à Pierre, selon des convenances personnelles.

- Je ne vous demande pas de refaire votre étude, mais tout simplement de reculer de cent mètres le départ de notre zone verte. Elle possède précisément un terrain à la limite de la ville, et elle pourrait ainsi le vendre à un prix honnête.
- Pas question ! Si nous commençons, ne serait-ce qu'une seule fois, toute notre politique d'urbanisme risque d'être remise en cause et nous nous acheminerions vers la plus monstrueuse des pagailles.
- Bien sûr, pour vous il n'est pas question de faire un geste envers une vieille personne dans le besoin, qui a travaillé toute sa vie comme une forcenée. L'intérêt des autres, vous vous en foutez ! Par contre, pour faire élargir et aménager le chemin qui mène à votre maison, la commune n'a pas regardé à la dépense !
- Monsieur Leroy, je ne vous permets pas ! La route a été élargie non pas spécialement pour moi, mais parce qu'il y a eu d'autres constructions dans le secteur et de ce fait, elle n'était plus aux normes de sécurité, propres aux lotissements.
- Ah oui ! Justement, parlons-en. Au départ, il était question de faire de ce secteur une zone verte jusqu'au jour où vous avez acheté votre parcelle. C'est bizarre comme les permis de construire ont vite été acceptés...
- Suffit ! Intervint Serval, d'un ton cassant qui ne lui était pas coutumier. Nous sommes ici pour travailler et il n'est pas question de polémiquer. Monsieur

Leroy, sachez que les choses auxquelles vous faites allusion, ont été réalisées dans la plus stricte régularité et je vous prie de revenir sur vos accusations déplacées. Bien sûr, je comprends que la situation de madame Dulac vous émeuve et ça, je ne vous le reproche pas. Sincèrement, je suis désolé, mais en ce moment, il nous est impossible de modifier notre plan d'occupation des sols. Comme vous l'a dit monsieur Suarez, ce serait la porte ouverte à toutes les irrégularités, et nous serions certainement amenés à fournir des justificatifs plausibles à la Préfecture. Le cas que vous citez n'entre pas dans le cadre des appels possibles.

- Ça va. Vous ne changerez pas. Continuez à gaspiller des millions en aidant des gens qui ne sont pas de la commune, et laissez crever les vieux du pays. Nous avons accueilli les gens des environs et en récompense, ils nous ont amené la misère. Vous êtes venus ici pour piller nos terres, nos biens, sans jamais respecter nos droits. Nous les paysans, il ne nous reste plus qu'à crever ! Moi, j'en ai assez entendu pour aujourd'hui !

Sur ce, il prit la porte, négligeant de saluer ses collègues.

- Ouf ! Fit un conseiller, dès qu'il fut sorti.
- Je regrette cet incident, mais aujourd'hui nous devons étudier l'implantation d'une usine de traitement de bois. Assez tergiversé, il nous faut

travailler. Suarez, vous avez le dossier ? Demanda le maire.

- Attendez ! Moi aussi j'ai quelque chose à dire, même si ça ne fera pas plaisir à certains, intervint Duverger, le professeur de maths. L'étude de l'implantation de l'usine peut attendre quelques minutes. En ce qui me concerne, je tenais à vous faire remarquer que je n'ai rien trouvé d'aberrant dans les propos du père Leroy. Nous nous devons d'étudier le cas qu'il nous soumettait et non pas de l'envoyer sur les roses, comme nous l'avons fait. Il faut bien le reconnaître, l'urbanisme et tout ce qui touche à l'habitation, cause de nombreux problèmes à nos concitoyens. Tout le monde a l'impression d'avoir affaire à des technocrates, imbus de leur science, marchant à côté de leurs pompes, complètement déconnectés du peuple et des réalités du quotidien. Chacun se plaint de quelque chose, chacun dénonce des abus dont il est victime. Tiens ! Par exemple, moi, j'aimerais bien savoir pourquoi, pour une vieille maison, sans doubles cloisons et calorifugeage, sans baignoire ou équipement luxueux, je paye 1 500 euros d'impôts, alors que d'autres avec de bien plus belles maisons payent moins de 1 000 euros ?!
- Désolé, d'avoir à vous le redire, coupa Suarez de son ton académique, empreint d'une petite touche de mépris, comme vous le savez, votre maison est plus grande, a plus de pièces et vous n'êtes que deux à l'habiter. Les impôts fonciers et taxes

d'habitation ne sont pas déterminés à la tête du client, mais selon un cahier des charges bien précis, tenant compte du nombre de pièces, d'ouvertures, du nombre d'occupants et de leurs revenus.

- Voilà le type de réponse que j'apprécie particulièrement, dans le même style que celles dont nous abreuvent les technocrates bardés d'œillères qui nous gouvernent. La réponse de la facilité qui se veut logique mais qui, en réalité, ne l'est pas, puisqu'elle ignore les principaux facteurs qui justifient les caractéristiques de la construction. Alors que vous croyez détenir la science, vous ne détenez en réalité que la bêtise. Comme tous les technocrates, vous cherchez des solutions en puisant abondamment dans l'encyclopédie de la bêtise, ancrée dans votre crâne. Il faut donc que je vous explique une chose qui, quoique simple, risque de dépasser votre entendement. Je vous ferais remarquer que j'ai eu quatre enfants et malgré mon maigre salaire de professeur, toute ma vie j'ai travaillé dans ma maison pour essayer de donner à mes enfants la place dont ils avaient besoin pour vivre et travailler décemment. J'ai créé des pièces sous les toits, ce qui bien sûr, n'était pas nécessaire pour des personnes n'ayant pas d'enfants, ou moins que moi. Mes enfants ont grandi et sont partis. Vous trouvez normal que maintenant, on ne tienne pas compte du fait que j'ai eu quatre enfants, et que c'est pour eux que j'ai réalisé ces gains de surface. A vous entendre, on en déduit que je dois détruire la

surface qui revient à chaque enfant dès qu'il part, au risque de la reconstruire si jamais il revient. Selon votre confrérie de technocrates, en appliquant votre raisonnement, il faut, lorsque l'on devient âgé, partir, abandonner cette maison où nos enfants ont grandi, parce qu'ils se sont mariés, ou qu'ils ont trouvé du travail ailleurs. Ce type de problème a quelques similitudes avec celui de madame Dulac où il advient que, d'une façon ou d'une autre, une fois âgé, on n'a plus droit à rien. On vous chasse de votre maison, non pas implicitement, ce qui serait plus franc, mais indirectement. La réalité, avec ces lois à la con, c'est que vous êtes chassés de chez vous. On ne vous reconnaît pas le droit de rester. Les lois sont faites par des cons, assistés d'une cohorte d'imbéciles pour les faire appliquer !

- Oh ! Je vous en prie, vous exagérez. J'ai l'impression que vous faites mon procès alors que nous ne faisons qu'appliquer la loi, un véritable procès en sorcellerie. L'inquisition est de retour. Ce n'est pas nous qui faisons la loi. Les lois, ce sont les bases de notre société, elles ne peuvent pas être parfaites, mais nous, nous ne sommes pas qualifiés pour les critiquer. Nous devons les appliquer et les respecter. Encore une fois, prendre en considération les cas particuliers, c'est la porte ouverte à l'anarchie. Ce n'est pas ce que vous souhaitez, je présume, lâcha Suarez le regard dur.

Les traits du visage de Serval se durcissaient, il commençait à remuer la tête sous l'emprise de l'exaspération. Son visage se teintait de veinules rouges.

Il se leva.

- Messieurs, je déplore la dérive de cette réunion qui a tourné aux règlements de comptes. Ce n'est pas la première fois que cela se produit, et je constate que le fait devient de plus en plus fréquent. Il est impossible de travailler sereinement dans une telle atmosphère. J'annule la réunion d'aujourd'hui et vous laisse trois jours pour vous calmer. Blanche vous communiquera l'heure de la prochaine réunion, et si au bout de ces trois jours, vous n'êtes pas calmés, je démissionne et dissous le conseil municipal !

Le coup de gueule du maire surprit tout le monde, lui d'ordinaire si calme et si patient. Il est vrai que depuis quelques temps, il semblait moins enthousiaste à la tâche, surtout depuis qu'une plainte avait été déposée contre lui par la famille Khalil, suite à un accident survenu à leur fille dans la cour de récréation.

- Suarez et Bigot, venez avec moi, nous allons sur place voir où en sont les travaux d'assainissement de la zone industrielle.

=== / ===

Le repas des aînés, qui d'ordinaire avait lieu fin décembre, fut retardé, car monsieur le maire voulait faire d'une pierre deux coups. Profiter de l'inauguration de la nouvelle salle des fêtes pour terminer la soirée par le repas. Toute la population était conviée à un vin d'honneur offert par la municipalité, à partir de 18 heures.

Bien sûr, l'architecture métallique, vue de l'extérieur, choquait les idolâtres de la pierre, mais à l'intérieur, les salles spacieuses, bien éclairées, surprenaient agréablement. L'immense hall d'entrée servait de réception et avait été aménagé en conséquence pour la cérémonie. Les tables étaient dressées dans la salle de conférence, pour le repas. Le bâtiment comprenait entre autres : une salle de cinéma, une salle de théâtre, et une salle de gymnastique.

Il y avait un petit air de fête ce jour-là, ça se sentait dans l'atmosphère. Le discours du maire bien accueilli, déclencha de chaleureux applaudissements. On ne sait jamais si les gens applaudissent parce qu'ils sont satisfaits du contenu de l'allocution, ou s'ils apprécient la fin du discours. Surtout quand, comme aujourd'hui, il est suivi d'une dégustation de gâteaux et de boissons.

A 21 heures, les anciens gagnèrent la salle voisine où était servi le repas, alors que les derniers rapaces poursuivaient la chasse aux miettes de gâteaux et boissons restantes. Serval faisait le tour des convives pour les saluer et personnaliser ses vœux. Une vraie corvée !

Il essayait de temps à autres d'en sauter quelques-uns, mais ça ne marchait pas, il écopait sur le champ d'un rappel à l'ordre.

- Monsieur le maire, vous m'oubliez !
- Oh ! Excusez-moi, je suis confus, on me parle... dans toute cette foule...
- Vous êtes tout excusé, mais ça me fait plaisir de vous faire la bise.

D'habitude, le téléphone sonne, mais aujourd'hui, pas moyen d'y couper...

- Oh ! Monsieur le maire, le bruit court que vous ne vous représenterez pas la prochaine fois.
- Mais non ! Madame Prieur, n'écoutez pas les mauvaises langues.
- Ah ! Tant mieux, pour une fois qu'on a un bon maire !

A les entendre, si aujourd'hui il y avait des élections, il obtiendrait 100% des voix, sinon plus. Pourtant en général, son score oscillait entre 55 et 60 %. Ce qui, somme toute, n'était déjà pas si mal.

Jamais il n'avait trouvé un repas aussi long. Il lui tardait d'en terminer et d'aller se reposer. C'est certain, il ne se représentera pas la prochaine fois. Il venait d'écoper de deux mois de prison avec sursis et une amende pour l'accident de la petite fille dans la cour de l'école.

C'était lui le responsable. Pourtant, Dieu sait s'il s'était assuré que le toboggan, répondait aux normes de sécurité, ce qui d'ailleurs était son principal souci. On lui avait donné toutes les assurances. Et Pan ! Un accident stupide. Et le voilà jugé responsable et traité d'assassin par la famille de la gosse. L'accident de l'enfant l'avait profondément peiné, mais l'action de la justice qui venait planter ses banderilles sur sa plaie, c'était le coup de grâce.

- Vous ne mangez pas, monsieur le maire ?
- Je n'ai pas très faim, madame Crozon, je suis un peu fatigué.

Lui, ses adjoints et ses conseillers, s'étaient répartis dans la salle parmi les convives afin qu'il y eut un représentant de la municipalité par table. L'occasion d'améliorer le contact entre le conseil et les administrés.

Il promenait son regard sur l'assemblée. En général, de braves gens, ils étaient plus calmes, plus patients, plus tolérants que le reste de la population. Mais quand même au fond d'eux, cette mentalité des gens des petites villes, un peu portés sur la critique des autres. Les bruits se répandaient ici à une vitesse phénoménale, comme si l'air avait la viscosité particulière des supraconducteurs.

Le groupe le plus animé semblait se situer autour de Suarez.

"J'aurais dû le virer ce type !"

Sa fonction de responsable de l'urbanisme lui donnait un pouvoir particulier, et cet homme ne possédait pas les qualités morales requises pour assurer des responsabilités, comme c'est souvent le cas chez les chefs. Mais on ne demande jamais à ceux qu'on investit d'un certain pouvoir, de posséder aussi des qualités morales, les deux étant difficilement conciliables. Seules les qualités au sein de la fonction comptent, et encore, ce n'est pas toujours le cas...

Suarez connaissait bien la législation et son plus grand plaisir était de clouer le bec aux autres, en leur prouvant qu'ils étaient dans l'erreur. Saint-Affrique possédait son petit dieu de l'urbanisme.

"Il est trop tard maintenant pour le virer, c'est peut-être lui qui me virera. Enfin, je n'en ai plus pour longtemps, bientôt, je pourrais dire merde quand j'en aurais envie à qui ça me chantera".

Le repas se terminait, l'orchestre se mettait en place pour faire danser les petits vieux, afin de les achever plus vite... Serval, se dirigea vers son premier adjoint, Pascal Lenormand, en grande discussion avec le capitaine de gendarmerie.

- Je te laisse clôturer la fête, moi je suis fatigué, je vais me coucher.
- D'accord Jean, ça ne va pas ?
- Si ! Si ! Un peu de fatigue, c'est tout.

- Repose-toi mon vieux. Tout s'est bien passé aujourd'hui, je crois que tout le monde est content.
- Merci ! Bonne nuit. Bonne nuit, capitaine Baraud.

=== / ===

Il était 8 heures lorsque Jean émergea du sommeil. Céline, sa femme, s'affairait dans la cuisine. Une bonne odeur de pain grillé et de café, acheva de le réveiller. Il embrassa son épouse et se mit à table.

- Pascal m'a téléphoné tout à l'heure, j'ai préféré ne pas te réveiller, tu dormais profondément. Suarez est mort cette nuit.
- Hein ?! Sursauta Jean en laissant retomber la cafetière. De quoi est-il mort ?
- Crise cardiaque, vers quatre heures du matin.
- Ça alors ! Pourtant il se portait bien, tout au moins, il avait l'air...
- Il fumait comme un pompier...
- C'est vrai. Combien de fois il s'est fait engueuler à la mairie, mais avec son caractère de cochon, c'était dur de l'empêcher. Bon, il faut que je m'habille pour aller voir sa femme et aller à la morgue.
- Ne te presse pas, Pascal y est déjà allé.

Dehors, l'air frais qui lui mordait le visage le ragaillardit. Il partit à pied. D'habitude, toujours pressé, il prenait la voiture, mais aujourd'hui, il se sentait moins pressé, moins stressé.

Peut-être que le fait de penser que bientôt il ne serait plus maire, lui donnait du tonus. Trois mandats, ça suffisait. Il n'avait encore rien dit à Céline. Une bonne nouvelle comme celle-ci, ça ne se balance pas à la figure des gens, faut préparer le décor, l'ambiance, faut que ça sorte comme un feu d'artifice, faut que ça explose. Il se prit à sourire en pensant à la joie qu'éprouverait Céline. Une nouvelle vie allait commencer pour eux. Enfin, ils allaient pouvoir vivre l'un pour l'autre. Voyager, aller voir les enfants. L'un habitait Toulouse, l'autre Perpignan. Ils pourraient passer tranquillement plusieurs jours chez l'un ou l'autre. Soixante ans, c'est l'âge de la retraite, après, on est trop vieux. C'est plus une retraite, c'est une tentative de survie...

Au fond de la plaine, là-bas, on voyait les montagnes rosir, prélude au lever du soleil. Enfin, une belle journée avant le retour de la pluie ou de la neige, annoncée par la rougeur matinale du ciel.

Il ne s'attarda pas chez la veuve, juste le temps de lui présenter ses condoléances. Il retrouva Bigot dans le couloir de la morgue.

- Les nécrologues sont en train de faire sa toilette et de le préparer, on ne peut pas le voir. Je reviendrai plus tard. Je passe à la mairie. Vous avez pensé à son remplacement ?
- Bien sûr. C'est vous qui prenez le flambeau.

Il faillit ajouter : *"J'espère que vous serez plus sociable que lui"*, mais il se retint à temps.

- Merci monsieur le maire, je ferai de mon mieux. Pour l'instant, je ne sais pas si je ferai l'affaire.
- Ne vous en faites pas, on forme une équipe, on vous aidera.

Bigot partit, alors qu'un nécrologue sortait de la pièce. Il s'avança vers le maire.

- Bonjour, monsieur le maire. On vient de faire sa toilette, on a été obligé de le maquiller, car il n'était pas beau.
- Ah oui ?
- Tout violacé et jaune et gonflé, humide comme s'il avait beaucoup transpiré.
- Peut-être le tabac.
- S'il avait décidé de s'arrêter, je crois qu'il s'y est pris un peu tard.

Serval, ne comprenait pas le sens de la phrase de l'employé des pompes funèbres. Que voulait-il dire ?

- Pourquoi dites-vous : *"S'il avait décidé de s'arrêter ?"*
- Bien, il avait trois patches collés sur le bras.
- Trois ?
- Oui, trois. Il paraît qu'ils ont bien bu hier soir. Après le repas des vieux, ils sont allés dans une boîte, et

c'est en sortant qu'il a eu sa crise, dans sa voiture. Ah ! On n'est pas grand-chose sur terre, récita-t-il d'une voix monocorde habituée à sortir la même litanie. Aujourd'hui vivant et pan ! La noiraude est là, à l'affût ! C'est bien triste...

- Oui, c'est la vie...

Il était dix heures lorsque Jean réintégra la mairie. Il vit madame Suarez s'entretenir à l'accueil avec Blanche, certainement pour préparer les obsèques et accomplir les formalités d'usage.

- Si vous avez deux minutes, j'aimerais m'entretenir avec vous, dès que vous en aurez terminé avec Blanche.
- D'accord, fit la veuve.

Un peu plus tard, elle pénétra dans le bureau du maire, accompagnée de la secrétaire. Jean se leva et vint à sa rencontre. Il la fit asseoir et se tint près d'elle. C'était une femme assez élégante, svelte, le visage agréable.

- Je voulais vous assurer du soutien de tous les membres de la municipalité, madame Suarez, alors si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous sommes là, vous pouvez compter sur nous. Toutes les démarches à faire, toutes les formalités pour le cimetière, pour les obsèques, nous pouvons nous en charger.

- Je sais, vous êtes gentil. Madame Mondon avait déjà préparé tous les papiers, je n'ai eu qu'à signer. Et puis, nous avons une convention obsèques, c'est la société de pompes funèbres qui va s'en occuper.

Elle sortit un mouchoir, se moucha, et s'essuya les yeux.

- Excusez-moi de me répéter, mais je vous le dis, vous pouvez compter sur nous, sur Blanche, moi-même, et mon épouse.
- Merci, monsieur le maire.

Elle se leva. Jean la suivit. Il hésitait. Déjà, elle franchissait la porte.

- Madame Suarez, Alain avait-il décidé d'arrêter de fumer ?

Elle sursauta, étonnée.

- Lui s'arrêter de fumer ? Oh ! Ça jamais ! Je l'ai pourtant supplié, mais impossible. Il me disait que son travail le stressait et qu'il avait besoin du tabac pour se calmer, c'était sa drogue. Pourquoi me dites-vous ça ?
- Parce qu'à la morgue, nous en parlions, nous avons fait allusion à son tabagisme qui pouvait être à l'origine de son malaise. Le légiste a dit qu'il désirait visiblement s'arrêter.

- Il fait erreur. J'ai acheté une boîte de patches et elle est toujours sur sa table de nuit.
- Il s'en est peut-être servi sans vous en parler ?
- Non ! Hier soir, la boîte était toujours sur la table de nuit, toujours fermée, dans son emballage d'origine.

Les deux conseillers municipaux embrassèrent la veuve qui partit en se mouchant.

=== / ===

Pendant le film de la soirée, Jean ronflait dans son fauteuil.

- Ça y est, c'est fini, lui claironna Céline pour le réveiller. Je crois que tu seras mieux dans ton lit pour dormir.

Il s'ébroua la tête, se frotta les yeux et sourit à sa femme.

- Le dodo, ce sera pour plus tard. Je sors.
- Hein ? Ne me dis pas que tu as une réunion à cette heure !
- Je vais faire un tour au Tempico. Je ne pense pas y rester longtemps, une heure ou deux au maximum.

Instinctivement, Céline tournicota son petit doigt dans le pavillon de son oreille, certaine d'avoir mal entendu...

- Toi, dans une boîte de nuit, on aura tout vu ! Là où est allé Suarez hier soir ? Ça t'avancera à quoi d'aller là-bas ? Que cherches-tu ?
- Je n'en sais rien, je veux savoir ce qu'il a bu, comment il était ?

Il passa sa tête sous le robinet, se coiffa et sortit, sans se changer.

Le Tempico se situait entre Saint-Affrique et Lauras. Il eut un haut-le-cœur en pénétrant dans l'antre. D'abord le bruit qui rappelait celui d'une tannerie, mais avec des notes plus aiguës et plus criardes, et puis l'odeur ! Une odeur de transpiration mêlée à des essences chimiques imitant certains parfums sauvages.

La salle était bondée. Sur la piste, au centre de la pièce, des couples et des célibataires se contorsionnaient dans des rythmes épileptiques, cherchant à imiter, la grâce en moins, les vieilles danses africaines que l'on qualifiait autrefois de barbares, avec un petit sourire méprisant au coin des lèvres. Si leurs danses, empreintes de leur culture ancestrale exprimaient quelque chose dans leur pays d'origine, ici, Jean se demandait ce qu'elles pouvaient exprimer, hormis leur allusion sexuelle, dans ce siècle dominé par le sexe. Du sexe à toutes les sauces...

Perdu dans ses réflexions, il s'installa au bar en survolant du regard la masse mouvante, criblée par les éclairs des lasers.

- Un Armagnac, répondit-il au garçon qui l'interrogeait.

Quelques instants plus tard, c'est la patronne en personne qui posa le verre devant lui.

- Vous allez me faire péter les plombs, fit-il dans un sourire à la belle brune qui lui souriait, en montrant du menton son verre, contenant au moins trois doses.
- C'est la première fois que vous venez ici, monsieur le maire. C'est normal, ça s'arrose.
- Mon travail ne me permet pas de faire la fête, la nuit.
- Je présume que vous êtes venu ici dans un but bien précis. J'espère que vous n'avez pas l'intention de demander la fermeture de mon établissement ?
- Absolument pas, si tout ce qui s'y passe n'est pas illégal... Puisque vous avez la gentillesse de m'interroger, je rentre dans le jeu. Vous connaissez monsieur Suarez ?
- Bien sûr, c'est un client. Il venait ici de temps à autre. Oh ! Il ne faisait rien de mal. Souvent accompagné d'amis ou de relations, il buvait un coup, rien de particulier à dire. Il lui arrivait parfois de danser, mais très rarement. Quand il venait ici, c'était davantage pour parler affaires ou clôturer une affaire, que pour s'amuser. Souvent, c'est moi qui le servais. C'est triste ce qui lui est arrivé. Il paraît qu'il

avait un problème avec le cœur. Pourtant, à le voir, on n'aurait pas dit. Que voulez-vous savoir ?

- Avec qui il était, et ce qu'il a bu.
- Vous pensez que je lui ai servi de la cochonnerie ? Fit-elle en perdant son charmant sourire.
- Pas du tout, seulement je veux savoir, pour ne pas commettre la même erreur que lui.
- Ah ! J'aime mieux ça. Ça tombait bien, hier soir, j'avais un moment, et c'est précisément moi qui me suis occupé de lui, quand il est arrivé. Il semble qu'il soit venu avec des personnes qui ont participé au repas des Anciens, ils voulaient terminer la soirée sur une bonne note. Attendez, je vais demander au serveur : "*Gérard ? Tu peux venir ?*". Il est de Lauras, il pourra vous renseigner. "*Avec qui était monsieur Suarez hier soir ?*", lui demanda-t-elle, quand il fut près d'eux.

Le jeune homme pris une mine réfléchie en plissant le front.

- Heum... Je crois qu'il y avait quelqu'un qui travaille avec lui.
- Brun, un peu frisé, taille moyenne ?
- Oui, c'est ça.
- Bigot, certainement...
- Il y avait le prof et deux couples âgés dont je ne connais pas le nom, qui d'ailleurs n'étaient jamais venus ici. Ah ! Et un autre bonhomme, les cheveux gris, la soixantaine.
- Ils ont beaucoup bu ?

- Ils ont bu, mais pas exagérément. Deux tournées de cognac et deux bouteilles de Champagne, sauf les deux dames qui n'ont bu qu'un digestif. Ils n'étaient pas saouls, je peux vous l'assurer, seulement bien gais.
- Vous n'avez rien remarqué d'anormal chez Suarez ?
- Non rien, sauf qu'à un moment, il a pris une grosse quinte de toux, c'était quand j'apportais le champagne, faut dire qu'il venait de sortir un sacré cigare, après les cigarettes. Là, il est parti aux toilettes. Il n'a pas dû y rester longtemps, car je l'ai revu à sa table peu de temps après. Je peux y aller maintenant ?
- Merci Gérard.
- Vous avez les renseignements que vous désiriez ? Je dois vous laisser.
- Parfait ! Parfait ! Je vous remercie, fit Jean.

Et il la regarda se diriger vers une table, de sa démarche chaloupée. C'était une belle femme, aux formes mises en valeur par sa robe noire moulante, au décolleté généreux.

Il dégusta une gorgée d'Armagnac en se demandant s'il réussirait à terminer son verre. Pour sa première apparition ici, on lui avait sorti un petit nectar de derrière les fagots. C'eut été un crime de jeter une telle boisson. Surtout après une journée aussi déprimante, il avait besoin d'un peu de réconfort. L'Armagnac possède des vertus insoupçonnées. Son verre était à moitié vide et déjà, il supportait mieux le vacarme de la musique.

Il serait déjà parti s'il n'avait eu ce verre à finir. D'ailleurs, il commençait à se demander ce qu'il faisait ici. Quelle mouche l'avait piqué ?

La mort, c'est toujours une calamité qui vous surprend et qu'on ne comprend pas. Elle entraîne une foule de questions où le "Pourquoi ?" revient sans cesse dans une rengaine envoûtante. Quant aux raisons de sa venue ici, il préférerait ne pas y réfléchir tant la réponse lui paraissait stupide. Que cherchait-il ? Qu'avait-il appris ? Rien ! Ses collègues sont venus ici, ils ont bu un coup, l'un a eu une crise cardiaque. Un point c'est tout. Des choses qui arrivent tous les jours. Oui ! Pourtant quelque chose clochait. Une ou plusieurs choses ? Plutôt plusieurs. Mais quoi ?...

L'air vif à l'extérieur, le sortit de ses réflexions morbides. Les vitres de sa voiture, commençaient à givrer, lui aussi d'ailleurs. Il respira profondément pour oxygéner ses poumons et recracher tout cet air vicié qui s'était introduit en lui, l'air nauséabond des nuits malsaines.

Céline dormait dans le fauteuil, indifférente aux efforts du speaker qui débitait ses salades. Il la réveilla en douceur.

- Il ne fallait pas m'attendre, Céline.
- Oh ! Je me suis endormie. Alors, tu es content de ta petite virée, tu as appris des choses, t'as vu de belles filles ?
- Oui, je dois t'avouer que j'ai trouvé ces demoiselles très belles. Ah ! C'est beau la jeunesse... Dommage

qu'ils s'esquintent la santé dans ces endroits. En une soirée, il y a de quoi démolir toutes les cellules nerveuses d'un individu normalement constitué. Faut croire qu'ils n'en n'ont pas... La patronne m'a dit que Suarez venait de temps à autre chez elle, pour affaire. S'est-elle mal exprimée ? Fait-elle erreur ? Je ne comprends pas comment un employé de mes services peut voir des clients et traiter des affaires... Avait-il d'autres activités occultes, ou s'agissait-il de marchés concernant la mairie ?

Céline se leva, éteignit la télé. C'était une quinquagénaire, bien conservée, blonde, bien portante et possédant beaucoup de charme, au visage à la fois grave et souriant.

- Si ce qu'elle dit est vrai, ça cache des choses pas très catholiques. Tu devrais te renseigner avant que ça ne te tombe dessus. Je t'avoue que ce type ne me plaisait pas.
- Il ne plaisait à personne. Moi je pensais que c'était sa tâche qui était ingrate. Il connaissait son boulot, je lui faisais confiance. Que veux-tu, moi je ne suis pas un spécialiste.
- Viens te coucher, tu as besoin de repos. Demain, tu verras plus clair.
- Demain ? mais, Il est déjà une heure du matin...

=== / ===

Dimanche, 7 heures du matin.

Jean déjeunait dans sa cuisine en regardant la neige tomber. Céline épluchait ses légumes. Le dimanche, elle aimait bien préparer son repas de bonne heure afin de n'avoir plus qu'à procéder à la cuisson des plats, ce qui lui laissait plus de liberté pour parler où tenir compagnie à son époux.

L'été, ils passaient souvent la matinée dans le jardin. Jean maugréait contre la télé qui ne diffusait que des émissions inintéressantes sur toutes les chaînes. Il aurait aimé voir des bons reportages, ou des émissions sur la nature.

Le téléphone sonna.

- Décroche, Jean, j'ai les mains mouillées ! Lui cria Céline.

Il avala le bout de pain qu'il avait dans la bouche et de son pas pesant, se dirigea vers le combiné. Il restait planté, sans parler. Céline comprit de suite qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle fixait son mari qui restait sidéré, l'appareil dans la main. Machinalement, elle s'essuya les mains sur son tablier.

- Merci mon capitaine. A votre disposition. Oui, c'est ça, à tout à l'heure.
- Que se passe-t-il, Jean ?

Il fut long à répondre, comme s'il ne savait plus parler. Il secouait la tête dans un geste nerveux.

- La fille de Lechatelier est morte.
- Sophie ? Non, c'est pas vrai ! Elle était en bonne santé... Un accident ?

Il hochait la tête :

- Non ! Une overdose. Le père Leroy l'a trouvée ce matin à six heures dans sa grange, alors qu'il allait soigner ses bêtes.

Ils restaient tous les deux silencieux, face à face. Céline fut la première à rompre le silence.

- Elle se droguait ? Tu le savais ?

De nouveau, il hocha la tête :

- Non ! Je n'en savais rien. Elle n'avait pas du tout la tête d'une droguée. Une fille saine, je ne comprends pas...
- Je pense comme toi, elle me paraissait tout à fait saine cette gamine. Le pauvre Lechatelier, il doit être dans tous ses états.

Il poussa un long soupir.

- Je ne me sens pas le courage d'aller lui présenter mes condoléances, fit-il en s'écroulant sur une chaise. Le capitaine Baraud me demande de passer à la gendarmerie à 9 heures. Dans le fond, c'est tant mieux, ça me permettra de reculer ma visite chez Lechatelier. Brrr... Ça me fait froid dans le dos. Hier on enterrait Suarez et aujourd'hui, c'est la petite qui passe l'arme à gauche...
- Qu'est-ce qu'il te veut Baraud ?
- Je n'en sais rien, mais je devine un peu. Une overdose ici ! La gendarmerie va interroger tout le monde, il faut bien qu'on sache d'où elle vient, cette saloperie de drogue. Que de temps à autre quelqu'un fume un joint, on s'en doute un peu. Ça commençait à jaser dans le pays, mais de la drogue en grosse quantité, c'est autre chose. Il va certainement demander à tous les habitants de coopérer.
- Moi, je sais rien, et toi ?
- Tu penses bien que si j'avais eu le moindre soupçon d'un trafic de drogue dans le bourg, j'en aurais parlé à la police.

Il se leva et se dirigea vers la salle de bain.

- Tu finis ton petit déjeuner ?

Il lui fit non de la main.

=== / ===

Il ne fut pas seul à la gendarmerie. Pascal Lenormand, le premier adjoint, Duverger le professeur, et Bigot étaient présents. La mort de la petite Sophie les avait tous, profondément bouleversés.

- Une vingtaine de jeunes se sont retrouvés dans la vieille bergerie du père Leroy pour fêter l'anniversaire de l'un d'eux. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer pourquoi là-bas, et non pas dans une des salles de la commune, ce n'est pourtant pas ce qui manque ? Demanda le capitaine.

Jean Serval, fit la grimace et grommela.

- Mon capitaine, vous savez bien que ce n'est plus possible. Dès qu'il y a une réunion, dès que des gens cherchent à se réunir quelque part, il vient aussitôt des groupes de perturbateurs qui veulent entrer de force et foutre la zizanie. Vous savez très bien qu'on ne peut plus les empêcher, surtout si parmi eux, il y a un étranger. Ils le mettent en avant, et vous savez très bien comment ça se termine. C'est comme ça... On a créé des bâtiments pour que les jeunes puissent se rassembler, et voyez le résultat... Le père Leroy qui a des bâtiments vacants les met à leur disposition et en contrepartie, le jour où il a besoin d'un coup de mains, des jeunes viennent l'aider. Un lieu privé, reste la meilleure solution pour les jeunes. Des réunions de jeunes dans des lieux publics, c'est plus possible.

- Merci pour votre éclairage. Je me doutais un peu de la réponse, mais je ne vous ai pas fait venir pour ça. Nous savons que de la drogue circule dans la ville, malheureusement, nous ne possédons aucun élément positif. Je fais appel à vous, surtout vous, monsieur le maire, et vous monsieur Duverger, pour nous communiquer toutes informations que vous pourriez détenir ou glaner à ce sujet. Je sais que je peux compter sur vous...
- Vous pouvez être rassuré sur ce point, mon capitaine, fit Jean. Malheureusement, je ne possède pas l'ombre d'une information. Cette mort m'a prise de cours.
- Moi aussi, mais je vais ouvrir l'œil au lycée. J'ai même l'intention d'en débattre avec mes élèves et je vais leur demander d'être vigilants.
- Cette jeune fille avait-elle des prédispositions pour la drogue ou bien avaient-elles des problèmes qui l'auraient poussé à agir ainsi ?
- Aucune du côté familial. Je connais très bien le père, puisqu'il est le responsable de la coordination à la mairie. Un homme droit, tolérant, particulièrement porté sur le dialogue et la communication, c'est d'ailleurs pour cela que nous l'avons nommé à ce poste.
- Les gendarmes ont interrogé la vingtaine de jeunes gens qui ont participé à la fête, hier soir. Tous, certifient ne pas se droguer, et sont unanimes pour dire qu'il n'y a eu aucune prise de drogue dans le groupe pendant cette réunion.

- Pourtant, si Sophie était avec eux, ils ont bien dû voir quelque chose, fit remarquer Duverger.
- Elle a quitté le groupe à minuit, car elle ne voulait pas rentrer tard, leur a-t-elle dit, certainement à cause de son match de basket d'aujourd'hui. Les autres sont partis bien plus tard, entre une heure et deux heures du matin, précisa le capitaine.
- La ferme de Leroy est bien à l'écart de la ville et la route est mal éclairée ? Remarqua Bigot, c'est bizarre qu'elle soit repartie seule...
- Bonne remarque, souligna Baraud, nous l'avons aussi faite. On nous a dit qu'elle était sportive et pas trouillarde. Reste aussi une autre hypothèse, la possibilité d'un rendez-vous avec une tierce personne. Elle est morte tout près de la ferme. S'est-elle piquée elle-même, ou bien quelqu'un l'a-t-il assassinée ? Nous étudions aussi cette hypothèse, mais il est impératif qu'elle reste confidentielle, n'en parlez surtout pas. A la gendarmerie, nous mettons le paquet pour démasquer ce circuit de drogue et, de votre côté, je vous demande d'être vigilants. Bon, c'est tout ce que j'avais à vous dire pour l'instant. Nous nous reverrons certainement, et surtout, n'hésitez pas à venir me voir si vous apprenez quelque chose.

Ils saluèrent le capitaine, qui les accompagna jusqu'à la porte.

- Jeudi vous avez perdu Suarez, votre responsable de l'urbanisme, aujourd'hui la fille de votre responsable du comité de coordination, décidément vous n'avez pas de chance avec votre conseil municipal, lâcha Baraud, sur un ton mielleux en serrant la main du maire.

Serval lui lança un regard noir et préféra ne pas répondre.

=== / ===

Après ce double drame, le conseil municipal se réunit à la première heure le lundi matin. On notait trois absents. Suarez, retenu définitivement au cimetière, Lechatelier excusé pour le décès de sa fille, et le père Leroy, non excusé.

- Je ne veux pas revenir sur les morts qui ont endeuillé notre ville et qui nous touchent tout particulièrement. De son côté, la gendarmerie pense que de la drogue circule dans le secteur et nous demande notre concours pour leur signaler tout agissement suspect. Je les ai assurés de notre totale coopération sur ce point. J'espère que vous êtes d'accord, demanda le maire.

Tous acquiescèrent. Leur coopération étant acquise, sans aucune restriction.

- Maintenant, il nous reste à régler un point important, je veux parler du remplacement de Suarez. J'ai désigné monsieur Bigot pour lui succéder. Etes-vous d'accord ? Faut-il faire un vote ?

La majorité était d'accord, seul Duverger apporta des restrictions.

- Il faut reconnaître que Suarez avait un sale caractère, je m'excuse de le dire alors qu'il est mort, mais c'était la triste vérité qui faisait que nous ne l'aimions pas particulièrement. En revanche, il faut reconnaître qu'il connaissait bien son boulot et la législation. Responsable de l'urbanisme réglementaire n'est pas un poste de tout repos et demande en outre, beaucoup de compétences. Est-ce que monsieur Bigot les possède ?
- Je vous signale que moi, je n'ai rien demandé, répliqua Bigot, sur la défensive. C'est un poste à ramasser les emmerdes et je n'y tiens pas particulièrement !
- Où voulez-vous en venir, coupa le maire, exaspéré. Ce poste vous intéresse ? Je vous signale que c'est un poste à plein temps et que vous êtes professeur. Vous comptez quitter l'enseignement et vous retrouver au chômage si aux prochaines élections, on ne repasse pas ?
- Oh ! Mais pas du tout ! Je ne veux pas hériter de la merde qu'a laissé notre regretté Suarez. Je posais simplement la question.